



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

Malgré les innovations qui ont été essayées dans la forme des chapeaux, les femmes de bon goût repoussent ce qui est par trop excentrique, et préfèrent les modes dont la grâce et la simplicité unies au choix des ornements conservent toujours le type de la distinction. En ce genre surtout, on sait combien excellent M<sup>lles</sup> Romain<sup>1</sup>. Ainsi, c'est le chapeau de paille sur lequel se balance une seule plume, il est vrai; mais elle est si bien posée, mais les rubans bleu de France qui garnissent le dessous de la passe sont si artistement disposés, que ce chapeau sera remarqué partout; ou bien encore la paille duchesse, doublée de crêpe vert-chou avec un bouquet de réséda et d'héliotrope, des capotes de crêpe

<sup>1</sup> Rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

transparentes avec des fleurs légères et tombantes; les pailles de riz, dont la forme est un peu évasée, ornées de rubans tout nouveaux et de touffes de roses; des capotes de tulle avec le voile pareil et un gros nœud de chaque côté. Quelques chapeaux de crêpe ont des entre-deux de dentelle; d'autres sont coupés par des pailles à jour. Les pailles d'Italie ont en général ou un ruban seulement, si on les destine à n'être portées que le matin, ou une longue plume saule pour toilette de promenade; puis les chapeaux de campagne garnis en velours gros vert, gros bleu ou grenat, avec un bouquet des champs ou une simple grappe de paille. Pour la mer, à l'heure matinale où se prennent les bains, les pailles jardinières avec un ruban croisé et le voile de dentelle. Enfin M<sup>lles</sup> Romain possèdent un tact parfait pour toutes les exigences du chapeau, et

on ne saurait rien dire de plus frais et de plus joli que ceux qu'elle a préparés pour cette saison.

— La passementerie a tellement passé dans nos modes aujourd'hui, qu'il faut savoir gré à la maison Sorré-Delisle<sup>1</sup> du soin qu'elle apporte dans ses confections et de leur variété. Ce sont des franges et des effilés délicieux pour garnitures de robes, ou des espèces de dentelles relevées de distance en distance par des glands qui sont d'un effet charmant sur les soieries; des boutons d'un travail merveilleux, bien préférables à ces boutons d'imitation qui deviennent de jour en jour plus vulgaires. A moins de porter de la véritable marcasite ou des pierres précieuses, on ne peut, avec un peu de bon goût, avoir que des boutons en passementerie. Nous citerons encore les jolis galons de Sorré-Delisle qui se posent sur les étoffes unies comme le foulard, le nankin, et même le coutil.

L'ameublement a subi la mode de la passementerie, et partout on met des franges, des glands et des torsades, et en ce genre la maison que nous citons a un assortiment admirable, soit pour rideaux, fauteuils, lambrequins, et aussi les fantaisies de meubles-toilettes, qu'on rehausse encore en les décorant avec de l'étoffe mêlée à la passementerie.

— On porte beaucoup de robes de barégé aux eaux. Ce tissu léger et in chiffonnable, est précieux dans les parties de campagne; mais la manière dont on l'emploie et le choix d'une qualité supérieure doivent avant tout le distinguer de celui qui est devenu commun. Les nuances en sont très-foncées pour le fond et éclaircies par des guirlandes blanches; on les porte sur des jupes de gros de Naples de couleurs assorties. Ces robes se garnissent avec trois volants, dont le dernier se pose à vingt centimètres seulement de distance du corsage, ou bien encore cinq volants espacés de même hauteur, ou un très-grand au bas de la jupe et deux moins haut au-dessus. On fait aussi beaucoup de robes de nankin et de coutil anglais dit piqué: la forme est redingote; le corsage descend très-bas devant et est échancré sur les hanches; on y pose quelquefois plusieurs

rangées de velours de couleur qui tournent au bas de la jupe. Pendant les très-grandes chaleurs on a vu des peignoirs de batiste écrue garnis de trois rangs de petite valenciennes et noués devant, dans toute la hauteur, de nœuds en étoffe pareille bordés également de dentelle. Pour l'heure du dîner, ce sont les robes de tarlatane imprimée, à entre-deux de dentelle séparés par de petits volants de dentelle également, ce qui est d'un effet fort original: le dessous est en poul de soie blanc. Ces robes ont le corsage froncé, des manches demi-larges, qui ne descendent qu'au coude et garnies de dentelle. M<sup>me</sup> Ferrand<sup>2</sup> a exécuté à Londres plusieurs toilettes de ce genre qui ont eu grands succès. La ceinture, en ruban *excessivement* large et à pans, se croise et s'attache devant avec deux épingles dites *séduisantes*. Pour soirées de campagne, les jeunes personnes conservent la mousseline claire à volants festonnés et des mantelets-écharpes en crêpe rose. Les robes en poil de chèvre et celles de foulard se font à deux jupes pour la ville, et chaque jupe garnie d'un volant, le corsage décollé avec un cannezout de mousseline à colonnes et à manches courtes.

La lingerie ajoute tant de grâce aux costumes d'été, que nous admirons les jolies choses que M<sup>me</sup> Payan<sup>2</sup> fait exécuter à cette fin. Les manches blanches, par exemple, sont d'une nouveauté charmante, et dans leur forme et dans la diversité des broderies. Les cannezouts, soit en dentelle, soit en mousseline semée de dessins au point d'arme, au plumetis, au passé et même au crochet, ont une façon très-seyante à la taille, et les petits fichus qui se mettent dans la redingote sont d'une coupe parfaite. Le col brisé, en fine broderie de Venise est soutenu par un ruban dont les pans descendent jusqu'à la ceinture en encadrant un jabot à double rang. Nous citerons aussi les bonnets de bain, coquets et dégagés des oreilles, qui se mettent le matin sous le chapeau; ils sont en batiste dessinée par un point à l'aiguille merveilleux, ainsi que les barbes qui servent à le fixer. A ce bonnet, qu'on peut garder pour le premier déjeuner, s'ajoute le manteau *chez soi*, espèce de visite-mantelet en très-fine percale, entourée d'une guirlande

<sup>1</sup> Place de la Bourse.

<sup>2</sup> 2, Maddox street, Regent street. — <sup>3</sup> Rue Vivienne, 15.

en broderie très-délicate et d'une ruche en dentelle : le col en est montant et les manches larges et flottantes. La mousseline brodée au crochet est consacrée aux falbalas de jupons, aux garnitures de camisoles et de peignoirs : on en fait aussi de délicieux mantelets de campagne.

Les promenades à cheval ont amené des variétés dans le costume d'amazone, qui, excepté l'ampleur et la longueur de la jupe, subit mille transformations : tantôt le corsage est en drap et à basquines, fermé hermétiquement jusqu'au menton avec un col uni et une cravate de taffetas rose de Chine ; tantôt il est en jaconas entièrement plissé, col rabattu et fermé par des boutons de fantaisie et les manches larges et plissées ; on en a fait en nankin, ce qui est plus original que joli ; le corsage blanc ou celui pareil à la jupe est toujours ce qu'il y a de meilleur goût. Au reste, les proportions des basques et le chapeau de feutre avec la plume de côté rappellent tout à fait le costume des femmes sous Louis XIII.

#### PLANCHE DE PATRONS.

Corsage décolleté, à pointe, avec trois plis formant les draperies sur le devant. L'endroit où les plis doivent être formés est indiqué sur le patron par une ligne avec les lettres A B pour le premier pli, C D pour le second, et E F pour le troisième. Ces lettres, rapportées sur celles qui se trouvent à la ligne de points, forment la profondeur du pli. — L'étoffe doit être en droit fil de l'épaule au milieu du corsage. — Le dos forme un peu la pointe du bas. — La manche ne va que jusqu'au coude et se fonce à la saignée. On la garnit de plusieurs rangs, soit d'effilé, de dentelle ou d'étoffe pareille à la robe.

Bonnet. — Broderie au plumetis. — Cette forme de bonnet est bien pour bonnet de nuit. On le fait en mousseline brodée au crochet, ou en jaconas façonné ; on le garnit d'une petite dentelle cousue à plat, ou tout simplement d'une écaille festonnée autour.

Col. — Ce dessin, genre anglais, se fait entièrement en points de cordonnet ; les feuilles comme les œillets sont à jour.

Coin de mouchoir. — Point de chaînette.

Entre-deux pour chemisette.

Les patrons sont de l'Industrie Parisienne, rue Louis-le-Grand, 35. — Les dessins, de M. Deroy, rue Saint-Thomas du Louvre, 42.

#### QUARANTE ANS.

(SUITE ET FIN.)

Le comte lui dit :

— Il y a huit ans que, bien affligé d'une scène que vous avez oubliée, sans doute,

je me condamnai à ne plus vous revoir ; je gardai pour moi seul le secret d'une mystification sur laquelle je n'avais pas compté, je l'avoue naïvement ; et je sus que vous conserviez de moi une assez bonne opinion pour rester amis, quoique séparés peut-être à jamais. Je quittai la France ; je voulus m'enrichir par l'esprit, comprenant bien que les richesses de la fortune sont insuffisantes à un gentilhomme pour faire dignement son chemin, et bien convaincu aussi que j'avais dû vos justes rigueurs au rang minime que j'occupais dans votre entourage si distingué. De loin à loin j'avais de vos nouvelles par mon père, qui a continué de vous voir, et qui a toujours ignoré ce qui m'avait éloigné de vous. Le temps modifie tout, et, quand je revins à Paris, je pus vous revoir, et parler de vous avec un calme que je croyais impossible le jour où je vous quittai.

M<sup>me</sup> de Sareuil tressaillit douloureusement.

Le comte Paul continua. — Mon père, qui, vous le savez, fut de tout temps l'objet de mon culte particulier, me parlait souvent de vous, de ces qualités distinctives que vous possédez à un si haut degré ; il voulait me ramener ici, et toujours je trouvais un prétexte plausible pour m'en abstenir. Enfin, il y a quelques jours, que, traitant d'égal à égal avec moi comme avec son meilleur ami, il m'avoua qu'il vous aime, que son vœu le plus ardent est d'achever sa vie près de vous, en vous donnant son nom. Il me dit tous les points de sympathie qui présagent du bonheur dans cette union, dont une invincible timidité l'a empêché de vous dire un seul mot. Alors, moi, madame, qui ne pouvais qu'applaudir à un choix que tout justifie, qui comptais sur votre amitié comme vous devez compter sur la mienne, dont la source a été un instant si tendre, je suis venu vous trouver avec confiance ; vous dire que si quelque scrupule de délicatesse vous faisait reculer devant ce mariage, parce que les fortunes sont, je crois, inégales, je vous en délie d'avance ; et je n'y ai pas grand mérite, car à la veille d'épouser la sœur de l'ambassadrice de ..... , plus que millionnaire, je n'ai même pas voulu écouter les calculs de mon père en ce qui me touche : je vous supplierai même de songer



en tout cela à votre chère nièce, qui deviendra pour moi une sœur. Mon père a cinquante-quatre ans, un nom honorable, de beaux titres; il vous adore. Vous ne refuserez point, n'est-ce pas? et vous me permettrez d'être le messager d'une si belle nouvelle?

M<sup>me</sup> de Sareuil tombait de trop haut pour ne pas être étourdie de sa chute; aussi, en habile diplomate, elle éluda la question par une autre.

— Pourquoi, dit-elle, n'avoir pas combattu ce que vous appelez la timidité de votre père, et ne l'avoir pas engagé à m'apprendre lui-même ce que vous venez de me dire?

— J'ai craint qu'il conservât quelque doute sur mon complet agrément à ce mariage; que vous aussi, madame, vous ne m'y crussiez un obstacle; et j'ai voulu vous mettre tous les deux bien à l'aise en ce qui me concerne. Il me semblait aussi, madame, que je vous devais, avant tout, l'assurance de mon respect désormais filial.

Et prenant la main de M<sup>me</sup> de Sareuil : — Désapprouvez-vous ma démarche?

— Elle vous honore, dit M<sup>me</sup> de Sareuil en retenant deux grosses larmes que Paul attribuait à sa sensibilité; mais il est trop tard, j'ai promis ailleurs.

— Vous me disiez tout à l'heure que vous vouliez rester veuve?

— Parce que j'espérais pouvoir vous cacher encore que je me remarie; à mon âge, c'est une sorte de ridicule qu'on n'avoue que le plus tard possible; mais vous êtes si pressant, qu'il faut bien m'exécuter. Je vous demande là-dessus, ainsi qu'à monsieur le marquis, un secret absolu.

Le comte s'inclina.

— Ainsi, plus d'espérance, ajouta-t-il avec un soupir donné au chagrin de son père.

— Bon Paul! l'espérance est une coquette qui ne tient jamais ce qu'elle a promis!

La conversation continua, défrayée par ces lieux communs qui fardent si bien les tortures du cœur pendant que les lèvres essayent de sourire. Puis, enfin, Adélaïde resta seule.

Se levant de son fauteuil, comme poussée par une force surnaturelle qu'elle ne pouvait raisonner ni combattre, elle courut à son secrétaire, et écrivit ces quelques lignes :

« Vous l'emportez, général, je cède.

» Faites publier nos bans; voyez mon » notaire; tout ce que vous ferez sera bien » fait, pourvu que vous alliez vite. Je veux » être dans votre beau château de Touraine » en même temps que le printemps, et c'est » déjà demain le 1<sup>er</sup> mars.

» Je suis souffrante et je ne vous verrai » pas aujourd'hui, mais je vous attendrai » demain pour déjeuner.

» ADÉLAÏDE. »

Le général d'Assy était lié depuis quinze ans avec M<sup>me</sup> de Sareuil et sa famille. Il s'était dévoué à elle aveuglément, et, depuis son veuvage, sollicitait de devenir son époux, nonobstant une assez grande différence d'âges. M<sup>me</sup> de Sareuil le considérait comme un ami précieux, et malgré la mobilité de son caractère, malgré l'étendue de ses relations, son goût des plaisirs et ses aspirations vers un bonheur qu'elle ne pouvait atteindre, toujours elle le retrouvait, lui, indulgent, protecteur et affectueux; toujours la consolation et le calme descendaient en son âme quand il lui avait dit : Appuyez-vous sur moi, car jamais cet ap- qui n'avait manqué. Et cependant, le matin même, elle lui avait fermé sa porte, tandis que le comte Paul était le bienvenu! Elle se reprocha son injustice; elle se dit qu'au général seul elle devait les belles années qu'elle pouvait consacrer encore au bien-être d'un honnête homme. Ce qu'il y avait de bon et de pur en elle l'emporta sur une légèreté qui venait de lui valoir une si cruelle leçon; elle comprit, enfin, qu'il arrive un âge pour les femmes où l'abnégation d'elles-mêmes doit être si complète, qu'elles ne peuvent plus chercher leur bonheur que dans celui d'autrui.

Et quand le général se présenta chez elle, M<sup>me</sup> de Sareuil lui dit en lui serrant la main avec effusion : Vous seul m'avez aimée véritablement!

Le 19 mars, à neuf heures du matin, on bénissait l'union du général d'Assy et de M<sup>me</sup> veuve de Sareuil, en l'église de Saint-Roch. Une chaise de poste qui les attendait là fut obligée de se ranger pour faire place à de brillants équipages qui amenaient d'autres mariés. C'étaient le comte Paul de L. et la sœur de l'ambassadrice de ....

On se rencontra à la sacristie, et de part



15 Juillet 1846.

2197.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeaux de M<sup>lle</sup> Romain, r. de la ch. d'Antin, 18. Mantelot écossais de la M<sup>lle</sup> Gagetin. Robe chevalière  
 et Echarpe de mouss. brodée au crochet de M<sup>lle</sup> Penon. fashion. Richenet-Beyard. Cordonnet Blanc, p. des  
 panoramas 7. Mouchoirs Chapron. Gants Meyer. Parfums Guerlain.

Mrs J. & J. Fuller, 34, Ruehanc Pt. Lond.



et d'autre on échangea de profonds saluts. La jeune comtesse rejeta en arrière son grand voile retenu par la couronne virgine, pour mieux entendre le murmure flatteur qui s'élevait autour d'elle; la femme du général baissa le sien sur une capote de voyage, et s'élança dans la voiture en disant à son mari : Paris m'est devenu insupportable, et, si vous m'en croyez, nous n'y reviendrons jamais !

Le général s'inclina avec cette courtoisie d'autrefois dont la tradition sera bientôt perdue, et répondit : Vous prévenez là mon vœu le plus ardent, ma vieille amie; puissé-je, à mon tour, deviner tous les vôtres !

SAINT-HYACINTE.

### LA SAISON DE LONDRES.

Londres, le 10 juillet 1846.

Je ne sais plus quel auteur plus ou moins anglais a dit quelque part que la saison de Londres ressemblait à merveille à une vaste hôtellerie où entrent beaucoup de gens en passant, et où personne ne reste à domicile. Quelque soit cet auteur, il peut se flatter d'avoir émis là une bonne vérité. Illustrations princières, illustrations artistiques, la saison de Londres engloutit tout, et si elle continue, elle aura bientôt tout vu. Déjà Ibrahim-Pacha se dispose à quitter l'Angleterre, emportant avec lui le souvenir de tous les honneurs à lui rendus, parmi lesquels dominera sans doute le souvenir du banquet monstre du *Réform Club*. Ce lion égyptien aura vu bien des choses; il aura vu la chute du ministère Peel, l'intronisation du cabinet Russell, Tom Pouce et le lord-maire, l'adoption de la loi des céréales et une élection à la Cité. Que n'aura-t-il pas vu !... Rien ne lui aura manqué; non pas même une mystification. Invité à une grande soirée de la comtesse Poulett, qui, pour mieux fêter son hôte musulman, avait convié le ban et l'arrière-ban de l'aristocratie, il reçut dans la soirée, et par l'intermédiaire du colonel Dikson, une lettre où la comtesse arguait d'une indisposition grave et soudaine pour ajourner sa soirée. Le pacha se le tint pour dit, et se coucha après avoir dûment fumé son narghilé; mais il n'y avait rien de

vrai dans l'indisposition de lady Poulett. Inutile de dire que la lettre était l'œuvre d'un facétieux anonyme, qui trouva du dernier mieux de faire pièce tout à la fois à la comtesse Poulett et à ses invités, et à Ibrahim lui-même.

La chaleur, après quelques jours d'intermittence, est revenue plus intense et plus forte que jamais; c'est le climat de Naples, moins la délicieuse brise de l'*aria marina*, transporté à Londres. Aussi les théâtres sont-ils moins suivis, l'Opéra excepté, soit qu'on y donne *Nino-Nabuco*, *I Lombardi* ou *Anna Bolena*. Drury-Lane a fermé ses portes au public, ou, pour parler plus correctement, le public a fait fermer les portes de Drury-Lane en persistant à y laisser les banquettes inoccupées. Carlotta Grisi, qui a dansé à Drury-Lane comme autrefois saint Jean prêchait... dans le désert, n'a pas même pu achever son engagement. — M<sup>me</sup> Anna Thillon, une des principales causes de la déconfiture de ce théâtre, a trouvé un abri à Hay-Market, où l'on donne pour elle le *Domino Noir* d'Auber... sans la musique, son rôle excepté. Un opéra entendu de la sorte, et joué par des acteurs tragiques, est la chose la plus bouffonne qu'on puisse imaginer. Au *Gentil Bernard* de Déjazet, méconnaissable après les mutilations opérées sur lui par le lord chambellan, va succéder au Théâtre-Français M<sup>lle</sup> Rachel, et la tragédie, jouée par Cartigny, un des anciens Figaros du théâtre de la rue Richelieu, devenu poussif à force d'ampleur; par Lafont des Variétés, et trois ou quatre zéros que le gros chiffre Rachel traîne à sa suite pour donner valeur à son unité. On nous promet les *Horaces*, *Phèdre*, *Bajazet*, le *Cid*, rien que cela ! M. Mitchell, dont l'administration a été cette année une sorte de mauvaise plaisanterie continuelle, veut finir, on le voit, par une plaisanterie sérieuse. Ajoutons qu'il n'y a pas de quoi rire, car le prix des places est doublé !

On a dansé ces jours-ci au bénéfice des pauvres, sous la direction de Coulon, l'heureux importateur en Angleterre de toutes les danses en *ka*, polka, mazourka, etc., et l'inventeur breveté de la *victoriaska*, danse fort originale, à moitié civique et guerrière, qui fait en ce moment les délices du grand monde, et que votre Cellarius ne manquera

sans doute pas de faire connaître au public parisien. L'orchestre avait pour conducteur Jullien, qui vient de renouveler les prodiges d'Amphion en faisant de Covent-Garden un temple de Flore pour ses concerts d'été. Rien de joli comme la décoration horticulturnale de la salle, si ce n'est peut-être le délicieux bouquet mis dans chaque loge pour chaque châtelaine du lieu. Jullien bat ainsi monnaie tous les soirs ; dire ce que lui vaut chaque note de musique émise, publiée et vendue par lui, déferait le talent du meilleur statisticien.

Le 15 de ce mois réapparaît à Drury-Lane la troupe lyrique de Bruxelles, qui l'an dernier a obtenu un si beau succès. *Les Mousquetaires*, le *Comte Ory*, les *Huguenots* et *Robert le Diable*, tel est le programme des trois premières soirées.

Les concerts touchent à leur fin ; celui de Bénédicte, qui ne se composait pas de moins de quarante morceaux, a duré depuis une heure jusqu'à sept heures. Il avait attiré tous les amateurs de cent milles à la ronde. Le bénéficiaire a été vivement applaudi dans un duo de piano de sa composition sur des thèmes de Schubert, joué par lui avec M<sup>me</sup> Pleyel. La partie vocale était confiée à M<sup>mes</sup> Castellán, Santa-Croce et de Montenegro, à Herr Picheck, Lablache, Brizzi et Ciabatta ; Sivori, Lavigna et John Pazy étaient du nombre des instrumentistes. Aussi cette solennité musicale n'a-t-elle laissé qu'un regret, celui de finir..... trop vite, et cependant trop tard.

Le monde littéraire se tait. Par la chaleur étouffante qui l'absorbe, la littérature est à peu près morte ; elle ne ressuscitera guère que vers le milieu de novembre. En attendant, je signalerai à vos lecteurs un ouvrage dont le titre les mettra sans doute en appétit. Il ne s'agit rien moins que d'un volume de huit cents pages avec nombre d'illustrations, publié sous ce titre : *Soyer's Cookery or the Gastronomic Regenerator*, « la Cuisine par Soyer, ou le Régénérateur gastronomique. » Pour donner une idée du livre, je ne trouve rien de mieux à faire que d'introduire le prospectus, regrettant de ne pouvoir faire passer dans ma traduction le pittoresque de l'original. — Donc je traduis :

#### PROSPECTUS.

« La femme, a dit Tibulle, est comme une lyre qui ne livre ses secrets qu'à celui qui en sait bien faire vibrer les fibres : la gastronomie, pourrait-on dire avec non moins de vérité, est une science dont les arcanes ne peuvent être dévoilés qu'à des palais de prédilection, seuls dignes de l'étudier avec fruit et de l'apprécier. En cuisine, plus que partout ailleurs, il y a, en effet, une aristocratie de goût ; cette aristocratie constitue une famille d'élite parmi les nations, et les membres de cette famille se reconnaissent entre eux sous le nom patronymique de gastronomes : tout le reste est démocratie. Or, en général, les démocrates, s'ils sont souvent grands mangeurs, témoins tous les ogres des révolutions, sont mangeurs gloutons, mais mangeurs sans aucun tact. Ce mot si poétique, *manger*, ils le rendent prosaïque, parce qu'ils mangent sans cette délicatesse exquise, ce savoir-vivre, en un mot, qui distingue le savant de l'ignorant, le gentleman du cockney, la civilisation de la barbarie, l'homme enfin de la brute. ....

» Dans une préface succincte, Alexis Soyer identifie le public au pourquoi de son livre ; puis il donne un précis sur l'art de dépecer ; puis la manière de disposer une grande cuisine, de dresser la table d'un grand seigneur ; puis le gigantesque plan des gigantesques cuisines du Reform-Club ; puis le plan d'une cuisine princière ; puis dans sa cuisine *at home* (chez lui), il idéalise une cuisine bourgeoise première qualité ; puis enfin, comme Alexis Soyer est non-seulement chef du Reform-Club, mais qu'il est philanthrope, et que rien de ce qui intéresse l'humanité ne saurait lui être étranger, il a voulu (*that every man should be his own cook*) que chacun fût son propre cuisinier, et il a édifié la cuisine du simple *bachetor* (célibataire), et même celle du plus modeste *cottage* (ermitage). Dire les recettes variées et succulentes dont se compose l'œuvre nouvelle, serait entreprendre une colossale encyclopédie gastronomique ; mais ce qui peut et ce qui doit être signalé, c'est l'ordre, la clarté, le bien dit de chaque chose. La cuisine comme l'entend et la fait goûter Soyer, ce n'est plus une science, c'est

tout bonnement un art, le premier des arts, celui qui fait vivre tous les autres, et sans lequel, selon Soyer, il n'y a aucune joie à espérer en ce monde.

» Sur ce, qu'il nous soit permis de saluer d'un excellent conseil celui entre les mains duquel tombera ce prospectus : « Ami, lui dirons-nous, car tout acheteur d'un livre est un ami pour le libraire, ami, courez vite acheter l'ouvrage de Soyer (Alexis), méditez-le, savourez-en les préceptes, buvez frais, et vous irez loin dans la vie, mais non pas loin dans Londres pour vous procurer ledit ouvrage, car nous, ses éditeurs (Simpkin et Marshall), nous demeurons à *Hall-court*, et le libraire John Ollivier de Pall Mall le vend; d'ailleurs, sur un mot, nous envoyons l'ouvrage de Londres à Pékin, ses environs compris. »

J'ai terminé ma traduction; il ne me reste plus qu'à dire que ce singulier prospectus est signé en français :

« Pour l'éditeur, O. Q. P. (*occupé*). »

AINSI SOIT-IL !

J'ai pensé qu'à Paris, malgré le charlatanisme des prospectus et des annonces, on n'est encore que de la Saint-Jean... relativement à l'Angleterre.

NATHALIE DE S.

C'est, à vrai dire, la suite obligée de la *Saison de Londres* que cet extrait du *Morning-Post* du 1<sup>er</sup> juillet.

M<sup>me</sup> C. DE DIETZ ET M<sup>lle</sup> BOCHKOLTZ.

La matinée de ces artistes a eu lieu dans les magnifiques salons de M. Mackinnon, à Hyde-Park Place, sous les auspices des Altesses Royales d'Angleterre, et en présence d'une société aristocratique et nombreuse. M<sup>me</sup> de Dietz, pianiste de la meilleure école et d'une réputation classique, a déployé toute la puissance et le brillant de son talent dans le grand septuor de *Hummel* en ré mineur. — Son jeu présente l'ensemble d'un style pur, d'une conception profonde et d'une exécution également sans reproche pour la vigueur et la netteté. — Elle était secondée par MM. Sain-ton, Willy, Chrinann, Charles et d'autres artistes de mérite. Le septuor a été reçu avec grand enthousiasme dans toutes ses par-

ties. Dans la cantate de *Kalkbrenner*, « *le Rêve*, » M<sup>me</sup> de Dietz a de même produit un grand effet. — M<sup>lle</sup> Bochkoltz est une charmante cantatrice; son exécution est perfectionnée par l'étude, et son style est réglé par un goût exquis. — Elle a chanté les célèbres variations sur un air tyrolien, par *Hummel*, avec autant de perfection de sentiment que de vocalisation, qui ont été dûment applaudies, ainsi que les duos, qu'elle a dits avec MM. Pischek et G. Planque. Les autres chanteurs étaient la gracieuse M<sup>me</sup> Hannelle, M. et M<sup>lle</sup> Galdberg. — Le programme était agréablement varié par des fantaisies pour harpe, violon et violoncelle, exécutées par MM. F. Chatterton, Sain-ton et Ehrmann, en vrais maîtres de leurs instruments.

(*Morning-Post*, 1 July.)

## THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *Betty*.

C'est une charmante danseuse que M<sup>lle</sup> Fuoco, vive, passionnée, originale, Française, Italienne, et même quelque peu Espagnole.

Ce n'est ni l'inimitable abandon de M<sup>lle</sup> Taglioni ni la verve de Fanny Elssler, ni la fougue cadencée de Carlotta Grisi, ni l'audacieuse vigueur de Cerrito; ce n'est ni Lucile Grahn, ni Adèle Dumilâtre, ni M<sup>me</sup> Fab-bri-Brettin, ni Maria : c'est M<sup>lle</sup> Fuoco.

Son grand mérite, son originalité réelle, c'est d'avoir ravivé cet art, ce grand art des pointes qui semblait abandonné. Ce qu'elle fait en ce genre est véritablement prodigieux de grâce, de souplesse, d'agilité, de vigueur.

Et tout cela sans *tricotage*.

M. Léon Pillet a été bien inspiré lorsque d'un saut il a fait franchir les Alpes à la fée milanaise. M<sup>lle</sup> Fuoco fera recette à l'Opéra; chose singulière, les danseuses nous viennent maintenant d'Italie : Carlotta Grisi, Cerrito, Fuoco.

C'est dans le chef-d'œuvre de ce bon Alexandre Duval, dans *la Jeunesse de Henri V*, ce drame-comédie dont les vicissitudes forment à elles seules un drame à part, que M. Mazillier a traité son ballet. L'action en

est vive, intéressante, pressée; la mise en scène abonde en tableaux gracieux, les pas sont dessinés avec beaucoup d'imagination et de fantaisie. Joignez à cela des décors pleins de vérité et d'effet poétique, des costumes d'une ravissante fraîcheur, et vous vous rendrez compte du succès du nouveau ballet. Quant à la débutante, il faut la voir sauter, tourbillonner, pirouetter, poser, voler dans le pas prodigieux du premier acte, pour juger combien c'est là une créature charmante et une artiste véritablement douée.

M<sup>lles</sup> Dumilâtre, Plunkett et Robert ajoutent encore à l'attrait du ballet. M<sup>lle</sup> Maria remplit avec sa grâce et son esprit habituels un rôle de jeune page. Quant à la musique, à quoi bon vous en parler? elle est de M. Ambroise Thomas.

Le succès que vient d'obtenir le théâtre des Variétés sera mémorable, comme les succès de pièces qui ont atteint des résultats sociaux ou extérieurs. *Sport et Turf* est une satire très-caractérisée de la fausse gentillesse de nos jours; c'est avec ce luxe, cette coûteuse mise en scène, cette vérité de costumes si remarquable aux Variétés, qu'on est parvenu à reproduire tous ces types de la jeunesse enfumée qui encombre nos promenades. Hoffmann est l'Anglais le plus amusant et le plus distingué qu'on ait vu; Hyacinthe, un président de club très-bouffon, et Flore, une lionne des plus folles.

— Une solennité musicale, d'un genre tout à fait nouveau en France, se prépare en ce moment, et aura lieu le vendredi 24 de ce mois dans le local de l'Hippodrome, barrière de l'Étoile, par les soins et au bénéfice de l'Association des artistes musiciens. Plus de 1500 musiciens, fournis par tous les régiments d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie en garnison à Paris et dans la banlieue, ainsi que par toutes les

légions de la garde nationale, se réuniront en un vaste orchestre sous la direction de M. Tilmant. Le programme se composera de morceaux tirés des chefs-d'œuvre de Spontini, Rossini, Auber, Meyerbeer, Halévy, Berlioz, et arrangés spécialement pour cette circonstance. Il n'est pas douteux que, sous le double rapport de la puissance de l'exécution et de la beauté du spectacle, ce festival militaire ne surpasse tout ce que, jusqu'ici, on a tenté d'analogue en Allemagne et en Angleterre. On peut se procurer des billets d'avance au bureau de location de l'Hippodrome, ou chez Bernard-Latte, marchand de musique, boulevard des Italiens, au coin du passage de l'Opéra.

A ce Numéro est jointe la planche 2197.

L'HYGIÈNE des cheveux est ce qu'on peut employer de mieux pour les empêcher de tomber et de blanchir; il est prouvé que c'est le seul remède qui arrête et prévienne la *canitie* et l'*alopécie*, les conserve en leur état de jeunesse et de beauté. — Rue Montmartre, 31. (Aff.)

FOULON, parfumeur breveté du roi, rue St-Honore, 372, Paris. CREME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charissantes. Elle repare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CREME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

Par brevet d'invention. SAPOCETI, savon de blanc de baleine pour blanchir et adoucir la peau, préparé par GUERLIN, breveté, 11, rue de la Paix, ci-devant 12, rue de Rivoli. La cétine saponifiée offre l'avantage de donner un produit parfaitement inodore, s'imprégnant sans les altérer des parfums les plus délicats, et conservant avec l'aspect nacré du blanc de baleine ses propriétés adoucissantes pour la peau. Très-soluble dans l'eau la moins lixivieuse, la SAPOCETI fournit une mousse onctueuse et plus consistante que celle des autres savons, et forme, en raison de ces qualités, le savon de toilette le plus doux et le plus agréable.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires; réserve les palmes et ravive les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V<sup>e</sup> DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.